

4^e/8^e Hussards

4^e Gardes d'Honneur

la Feuille de Route n° 24

Septembre 2003

Éditée par l'Association Maréchal Suchet, armée des Alpes

4 rue Trarieux 69003 Lyon

<http://marchalsuchet.free.fr>

Dépot aux Archives Départementales de l'Ain, R.H.L.63

(Les anciens numéros sont disponibles contre 1€ à l'adresse ci-dessus)

LES PAÏS DE L'AIN A EYLAU

D'après une idée du docteur Gauthier, fondateur de Visages de l'Ain

par

Jérôme CROYET,

Historien, Assistant archiviste aux Archives Départementales de l'Ain, chargé de conférences à l'Université Lumière Lyon II

Le 6 février, la division Friant du corps de Davout, combat victorieusement les Russes à Heilsberg et les déloge de Hoff durant la nuit. Sous les ordres de Bennigsen et serrés de près par les troupes de Sault et les cavaliers de Murat, les Russes se replient sur Eylau. Malgré cette manœuvre, les troupes russes et françaises s'affrontent. Durant la nuit, les escarmouches sont nombreuses. Le capitaine Claude Journet de Coligny, commandant une compagnie de grenadiers du 39^e Régiment d'Infanterie de Ligne, repousse une attaque russe. Durant la journée du 7 des combats meurtriers opposent les Français aux Russes et se soldent par la prise du cimetière de Preussisch-Eylau par les troupes françaises. Durant les combats, Antoine Jullion de Poncin, soldat au 25^e Régiment d'Infanterie de Ligne reçoit un coup de lance à la main gauche en luttant contre un cosaque. Le chirurgien aide major Claude-Joseph Moizin de Bagé-le-Châtel fait des merveilles. Sans se soucier des balles et du danger, il soigne les Russes et les Français du 61^e Régiment d'Infanterie de Ligne. Pris pour cible, son infirmier meurt à ses côtés. Obnubilé par son devoir, il se retrouve à la tombée du jour, au milieu des lignes ennemies suite à la retraite du 61^e Régiment d'Infanterie de Ligne. Alors que les feux des bivouacs ennemis brillent au-delà de la ville, Moizin continue à soigner les blessés et ne revient au bivouac français que le 8 au matin. Sa conduite lui vaut alors les éloges de Davout. Pendant ce temps, les troupes se mettent en place, 79 000 russes et prussiens, appuyés par 400 canons vont affronter 60 000 français soutenus par 200 pièces d'artillerie.

Au matin du 8, l'action commence par une canonnade furieuse. Même si l'artillerie russe est alors plus nombreuse que la nôtre, Napoléon prend soin d'établir de minces lignes d'infanterie où les coups portent peu tandis que ceux de l'artillerie française font de larges brèches dans les masses profondes de l'infanterie russe. Les villages de Rothenen et Preussich-Eylau sont en flammes. Au cimetière d'Eylau, les boulets tombent à côté de l'état-major impérial. Les combats entre russes et français sont sanglants. Bennigsen lance ses masses sur le flan gauche français tenu par Leval, tandis que Davout débouche sur la gauche des russes et les refoule vers le centre. Le 61^e Régiment d'Infanterie de Ligne, de la division Bisson, est de la partie et paie un lourd tribut à Mars. Si le colonel du régiment est tué, sous l'aigle du régiment Gabriel Foyacque de Meyriat, fusilier à la 7^e compagnie du 2^e bataillon et François Fion de Coligny, fusilier à la 6^e compagnie du 2^e bataillon, eux aussi tombent sous les balles ennemies. Malgré tout, le 61^e Régiment d'Infanterie de Ligne continue le combat.

Napoléon donne alors l'ordre à Augereau d'attaquer et de percer au centre. Les divisions Heudelet et Desjardins avancent. La première ligne est déployée et la seconde formée en carré. Durant ces actions, le fusilier Thomas Renet de Bourg, de la 3^e compagnie du 2^e bataillon du 96^e Régiment d'Infanterie de Ligne reçoit une balle dans la jambe et s'écroule, blessé. C'est alors qu'une tempête de neige se lève et égare le 7^e corps. Aveuglés par les bourrasques, les têtes de colonnes des deux divisions se trompent de direction. Les russes en profitent pour lancer leurs réserves de cavalerie et d'infanterie, tandis que les têtes de colonnes françaises égarées butent sur une batterie russe de 72 pièces, qui les hachent à bout portant. Au milieu de la fournaise, le sous-lieutenant Pochet de Champagne continue de diriger sa compagnie du 59^e Régiment d'Infanterie de Ligne, tandis que Louis-Marie Decroso de Pont d'Ain, chirurgien aide major au 22^e Régiment d'Infanterie Légère, soigne les innombrables blessés, dont Nicolas-Jacques Paradis de Vigny, de la 3^e compagnie du 2^e bataillon du 3^e Régiment d'Infanterie de Ligne, sévèrement touché.

Averti du danger, Napoléon demande à Murat de rétablir l'équilibre à la tête de la réserve de cavalerie. « *Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ?* » lance l'Empereur à son beau-frère. C'est alors que le gascon prend la tête de la plus grande charge de cavalerie de tous les temps. Murat, habillé en tenue d'apparat, rassemble 80 escadrons, regroupant 7 à 8000 cavaliers et fond sur l'ennemi. Parmi les dragons de Grouchy, de Klein et de Milhaud, aux casques d'or et à l'habit vert, qui s'élancent les premiers, François Barbe de Mérygnat, du 8^e régiment dégainé son sabre pour prendre part au tumulte. Les dragons sont suivis des brigades légères de Colbert et de Bruyère puis des cuirassiers d'Hautpoul. C'est durant cette charge qu'Honoré de Balzac fait mourir son colonel Chabert qui raconte le choc : « *nous fendîmes en deux les trois lignes russes, qui, s'étant aussitôt reformées, nous obligèrent à les retraverser en sens contraire* ». La charge traverse deux lignes russes est la première pour Maximilien Goyffon de Nantua, carabinier à la 1^{ère} compagnie du 1^{er} régiment. Si le personnage de Balzac, colonel imaginaire d'un régiment de

cuirassier tombe blessé à ce moment-là, le brigadier Antoine Michel de Pressiat, cuirassier au 11^e régiment, lui, reçoit une balle à la poitrine. Mais l'épaisseur de sa cuirasse d'acier la freine, lui évitant la mort ou, au pire, une terrible blessure. Au milieu des lignes russes le brigadier du 9^e régiment de hussards, François Tondu de Pont-de-Veyle, écope d'une balle qui le renverse de son cheval. Capturé, il est emmené en captivité. Pierre-Anthelme Degrange de Belley, cavalier au prestigieux 2^e régiment de hussards, lui aussi est capturé durant cette charge qui freine l'avance russe. Entraînés par leur élan, les cavaliers français ne s'arrêtent qu'au bois d'Anklappen où se trouve la réserve d'artillerie ennemie qui leur tire dessus : *"le premier boulet qui est pour la division arrive dans le 11^e, dans ma compagnie. J'étais le cinquième de file, il partage un homme en deux et perce le cou à un cheval, il passe. On fait un à gauche, on forme les pelotons puis les escadrons. Les quatre régiments en ligne¹, la Garde Impériale à notre gauche. La Garde charge. Elle est repoussée avec pertes. Nous chargeons, nous sommes repoussés avec pertes. De nouveau la Garde charge, elle massacre, était massacrée. Nous rechargeons. Nous arrivons sur eux, la mitraille nous abîme. Ils étaient en si grand nombre, c'était leur point le plus fort, nous les hachons. Les canonniers prussiens abandonnent leurs pièces, il n'y a plus que le feu de l'infanterie, enfin, nous les forçons à se retirer mais doucement. Si nous eussions réussi, nous entrions pèle mêle avec eux dans Koinisberg étant à 7 lieues. Dans la compagnie, sur *Œchevaux*, 23 ont été tués, 2 officiers ont été tués et une dizaine de blessés. Monsieur Babut est du nombre mais ses blessures ne seront pas dangereuses. Notre général, le fameux d'Hautepoul, qui était maréchal de France depuis l'affaire du 6, grand cordon rouge et le crachat, est mort de sa blessure. Le général St Sulpice, ami de mon oncle, a eu le bras droit cassé mais cela va mieux. Pour votre fils, chère maman, il a eu beaucoup de bonheur, un biscaien m'a seulement enlevé la visière de mon casque. Moi et mon cheval n'avons pas été touchés².*

Malgré la charge de la cavalerie de la Garde qui met en fuite les survivants russes, 4000 grenadiers se regroupent et avancent avec un courage extraordinaire sur le cimetière d'Eylau, où se tient Napoléon. L'Empereur, refuse de fuir et demande au général Dorsenne de se mettre devant lui avec un bataillon de grenadiers de la Garde. Impassibles, les vieilles moustaches attendent l'arrivée des russes sous leur aigle. A quelques pas de là, au cimetière, les grenadiers à cheval de la Garde attendent, sabre en main, les ordres du colonel Lepic. Les russes, en colonnes serrées, avancent sur les français. Des boulets russes éclatent dans les escadrons des grenadiers à cheval où se trouve Jean-Georges Caillot de Villebois qui entend ces boulets siffler au-dessus de son bonnet d'ourson. Certains de ses camarades baissent alors la tête sur l'encolure de leur monture. Aussitôt Lepic debout sur ses étriers leur crie : *« Hé ! Là-bas ! Haut les têtes ! Les boulets c'est pas de la merde ! »*. Brusquement, l'ordre de charger arrive. Impatients, les cavaliers s'élancent, mais Lepic les arrête, reforme les rangs, les contemple puis, tranquillement, commande la charge.

A son tour, Dorsenne lance à ses hommes : *« Grenadiers, l'arme au bras ! La Vieille Garde ne se bat qu'à la baïonnette »*. Attaqués les grenadiers russes refluent en désordre. Mais pour confirmer la victoire française, il faut poursuivre l'adversaire et le détruire, hors le corps de Ney n'est toujours pas signalé et Napoléon n'a plus en réserve que la Garde.

La victoire française n'est encore pas acquise même si, sur la droite, Davout, soutenu par la division St Hilaire, occupe Kleinsausgarten et marche sur Anklappen. Durant les combats, le colonel du chasseur Anthelme Ferrand d'Arandas et du maréchal des logis Victor Dubreuil de Cerdon, du 13^e régiment de chasseurs à cheval, reçoit une blessure au bras droit. A ce moment, le général russe Bennigsen songe à la retraite, mais l'arrivée du corps prussien de Lestocq, lui redonne espoir, d'autant plus que les corps de Ney et Bernadotte ne sont toujours pas là. Les prussiens marchent contre le corps de Davout et entament le combat, durant lequel le chef de bataillon Jean-Pierre Baillod de Songieu, de l'état-major du général de division St Hilaire, reçoit une balle qui lui traverse le flanc droit. A ce moment, la situation française est critique : si l'ennemi ne se retire pas, les armées françaises devront décrocher à 22 heures, couvertes pas un écran de cavalerie. Mais à 18 heures, l'arrivée de Ney entraîne la séparation des deux armées, rendant incertain le résultat des actions entre russes et français. Parmi les nouvelles troupes qui entrent dans la danse les carabiniers de la 1^{ère} compagnie du 12^e Régiment d'Infanterie Légère où se trouve Michel Bastienne de St Martin du Fresne. Face aux nouveaux arrivants, les russes quittent le champ de bataille, laissant les français maîtres d'un terrain couvert de cadavres et de mourants.



¹ Il s'agit de la division d'Hautepoul, composée des 1^{er}, 5^e, 10^e et 11^e cuirassiers.

² Lettre d'un cuirassier bugiste du 11^e régiment à sa mère, n.l. Collection particulière.

Les pertes russes sont de 7000 tués et 5000 blessés. Les pertes françaises sont estimées entre 1500 et 3000 tués (dont 8 généraux et 5 colonels) et 4300 à 7000 blessés. Parmi ceux-ci, Thomas Renet est évacué à l'hôpital de Thorn et Nicolas-Jacques Paradis, évacué sur l'hôpital de la caserne d'artillerie de Berlin. Là, les infirmiers lui laisse son habit-veste, son pantalon, ses guêtres, son manteau, son shako et son havresac. Mais leurs blessures sont trop sérieuses pour des moyens médicaux précaires et insuffisants. Le premier décède de sa blessure le 20 avril et le second le 9 août.

▼ La mort du général d'Hautpoul

Cet ancien officier du Roi est l'un des généraux de cavalerie les plus célèbres de l'armée. Après avoir chargé plusieurs fois à Eylau, il finit par être blessé mortellement par un biscaïen. (grav. de Roussel)



LE GENERAL MICAS

Jean François Micas est né à St Giron, dans l'Ariège le 14 mai 1749. Il est attaché au corps des ingénieurs géographes du Roi du 20 mars 1770 au 31 août 1791. Il passe sous lieutenant au 53^e Régiment d'Infanterie de Ligne le 28 mars 1792, il est nommé adjoint aux adjudants généraux de l'armée du Midi le 16 mai 1792. Il est blessé à Sospello au bras droit, le 18 novembre 1792. Il est nommé adjudant général chef de bataillon provisoire lors du combat du Moulinois en février 1793. Son grade est confirmé le 25 juin. Chef de brigade le 21 août, il est au siège de Toulon et se signale lors de l'attaque du mont Faron. Le représentant du peuple Barras le nomme général de brigade le 17 décembre 1793. Il suit Dugommier à l'armée des Pyrénées Orientales le 5 janvier 1794. Il est à la bataille de La Mougua le 13 août. Commandant les troupes à Perpignan, son grade de général est confirmé par le Comité de Salut Public le 11 mars 1795, pour être aussitôt nommé général de division par le même comité. Le 13 vendémiaire an 5, par ordre du ministre de la Guerre, le général Micas est employé auprès de lui. Il ordonne que ses « rations lui seront conservés jusqu'à nouvel ordre »³. Caserné dans la 17^e division militaire, Micas empreinte des effets de logement au magasin principal de la division 329 rue Louis à Paris. Son appartement de fonction est meublé de 4 lits en bois avec matelas et paillasses. De deux petites tables, d'une grande table à tiroir avec 10 chaises en paille communes. Ses vêtements sont rangés dans une commode et ses affaires dans deux armoires à deux battants. Pour se chauffer, il utilise une cheminée complète, avec chenets, pelle et pinces. Il rend ces affaires au magasin principal du casernement de la 17^e division à Paris le 20 ventôse an VI pour rejoindre l'armée de Sambre et Meuse le 19 novembre. Il est nommé commandant des départements Belges le 7 décembre à Luxembourg, puis la 25^e division militaire à Liège le 13 février 1797. Il est réformé le 11 septembre de la même année, il est néanmoins maintenu et employé à la 25^e division militaire qu'il connaît bien. Il est de nouveau réformé le 8 février 1801 pour peu de temps puisqu'il est nommé commandant d'armes à Toulon du 27 mai 1801 au 24 décembre 1814. Il est fait commandant de la Légion d'Honneur le 14 juin 1804. A Toulon, le général Micas, est un homme estimé. Le 4 juin 1809, de son quartier général de Marseille, le général Dumuy adresse au le général Micas, la liste des troupes mis à disposition par les ministres de la Guerre et de la Marine pour défendre le port de Toulon et « les côtes depuis l'embouchure du Rhône jusqu'au Var »⁴ en cas d'attaque. Il lui recommande aussi « à ce que les gardes côtes fassent exactement leur service aux batteries »⁵ et « qu'il y ait toujours 2 détachements de 50 hommes prêts à marcher »⁶, d'autant plus qu'une escadre anglaise mouille dans les parages de Toulon. Les troupes mises à disposition de Micas par Dumuy sont de 7 003 hommes tirés du 2^e régiment d'artillerie de marine, d'un régiment maritime, de deux compagnies d'ouvriers militaires, de deux compagnies d'artillerie de marine, de détachements des dépôts des 19^e, 20^e, 21^e, 22^e et 30^e bataillons de marine, d'hommes embarqués et de deux régiments de matelots. Il est l'ami et l'homme d'affaire du général Dumuy, le 8 novembre 1814. Dumuy lui demande de prendre soin des affaires de son ancien cuisinier. Le 13 juillet 1814, le préfet du Var, démissionné, lui écrit pour le saluer et lui faire part de son attachement et de ses amitiés : « j'emporte de vos bontés dans tous les rapports que le service et le cœur m'ont donnés de vous. C'est un souvenir que ni le temps ni la distance n'effacera jamais »⁷. Il obtient une retraite de 3027 francs le 24 décembre 1814. Mais sans doute trop proche idéologiquement de l'Empire, il craint pour sa retraite et demande au général Dumuy, son ami de s'occuper du solde de pension de sa retraite. Afin de l'aider Dumuy se rend au ministère des Finances mais sans réel espoir : « vous concevez que dans l'état d'épuisement où sont nos finances, il n'est pas aisé au Roi d'augmenter les pensions »⁸. Micas, tire toutes les sonnettes possibles et se rappelle aux hommes en vue ; le 18 janvier 1816, le duc de Feltré, Clarck, lui envoie ses remerciements pour ses vœux de nouvelle année. Afin de l'aider, Dumuy intervient, en février 1816, sur sa demande auprès du comte de Gouvion St Cyr, frère du maréchal. Il décède à Toulon le 7 mai 1825.

³ Décision du ministre de la Guerre, 5 vendémiaire an 5. Collection de l'auteur.

⁴ Lettre du général Dumuy au général Micas, 4 juin 1809. Collection de l'auteur.

⁵ Lettre du général Dumuy au général Micas, 4 juin 1809. Collection de l'auteur.

⁶ Lettre du général Dumuy au général Micas, 4 juin 1809. Collection de l'auteur.

⁷ Lettre du préfet du Var au général Micas, 13 juillet 1814. Collection de l'auteur.

⁸ Lettre du général Dumuy au général Micas, 20 septembre 1815. Collection de l'auteur.

LA JUSTICE MILITAIRE SOUS LE 1^{er} EMPIRE : Le conseil de guerre de Haute Garonne

par
Jérôme CROYET,

Historien, Assistant archiviste aux Archives Départementales de l'Ain, chargé de conférences à l'Université Lumière Lyon II

« Avant le départ de Santiago, on avait également mis à mort quelques individus coupables d'assassinats commis sur des femmes isolées. Ces exemples de sévérités, devenus nécessaires, firent peu d'effet. Lors du passage à Redondela, un jeune espagnol, âgé de 17 ans; convaincu d'avoir assassiné un carabinier du 31^e léger, resté malade dans son logement, fut condamné à mort par le conseil de guerre de la Division Heudelet. Il fut fusillé à 7 heures du matin, par un temps affreux : un ecclésiastique, son oncle, l'assista dans ses derniers moments »⁹.

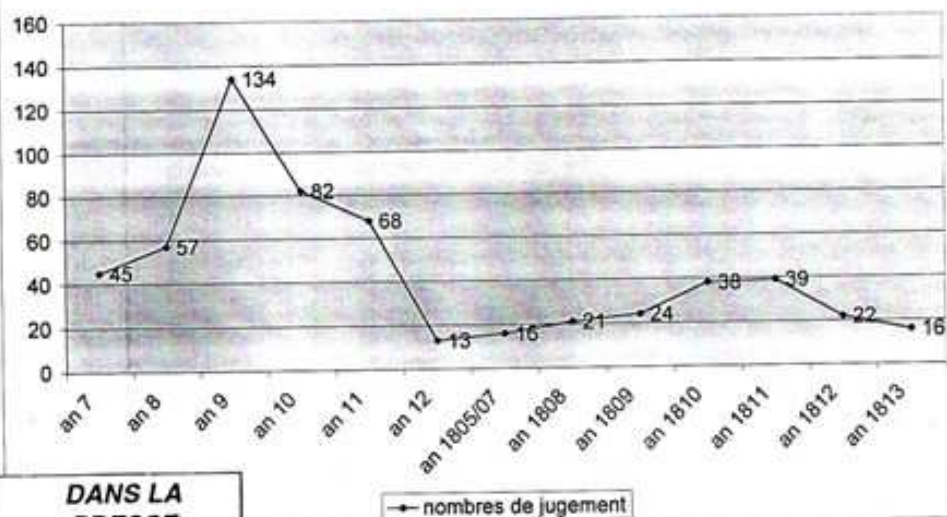
Si la justice militaire sous le 1^{er} Empire est pour le moins expéditive lorsque l'on est en campagne, comme le prouve le témoignage ci dessus, elle est beaucoup plus nuancée et respectueuse des droits en temps de paix ou à l'intérieur d'un palais de justice sécurisé. Les affaires de justice militaire permettent d'appréhender la violence et la vie quotidienne des soldats de cette époque.

Le conseil de guerre de Haute-Garonne, situé à Toulouse, tient sa première séance le 13 vendémiaire an 7 et sa dernière le 20 novembre 1813. Durant cette période, il tient 266 séances durant lesquelles il juge 1 028 militaires pour plus de 12 chefs d'accusation : vol, voies de fait, désertion, concussion, assassinat, désobéissance, conspiration, dévastation, viol, escroquerie, faux, menaces ou dilapidation d'effet, soit une moyenne de 4 affaires par séances. Parmi ces 1 028 militaires jugés, très peu est le nombre de soldats, puisque 10% des militaires jugés sont de chasseurs à cheval (surtout sous le Consulat), 7,2% des fantassins et 0,4% des vétérans, le reste, soit 72,4% sont des conscrits, faisant de ces derniers la masse désobéissante, violente et turbulente des villes de garnison.

La plus grande cause de criminalité est la désertion, 274 jugements surtout durant la période Consulaire (an 9 à an 11), suivi du vol, 115 jugements surtout durant la période Impériale (an 12, 1805, 1807, 1810, 1811, 1812 et 1813). Ce dernier, varié, vol de cartouche en l'an 7, vol d'un manteau en l'an 7, vol de vases sacrés en l'an 8, vol d'un drap de lit en l'an 8, peut être sévèrement puni : un voleur de sel est condamné à mort en l'an 8. L'année durant laquelle s'exprime le plus la délinquance militaire est l'an 9, avec 134 jugements. L'année la plus calme est l'an 12 avec seulement 13 jugements, ce implique une forte chute du taux de criminalité militaire en temps de paix, du fait du nombre moins élevé de conscrits sous les drapeaux. Si l'on juge des militaires pour des vols et de la désertion, certains d'entre eux sont aussi jugés pour d'autres motifs. Le plus répandu est les voies de faits, (menaces, violences, dévastations et outrages), 43 jugements, suivent des affaires financières (escroqueries, les malversations, les concussions, les détournements et les dilapidations), 20 jugements, puis les affaires de mœurs, (viols), 5 et plus graves les affaires politiques, (espionnages, conspirations et complots), 19. A cela s'ajoutent les meurtres, 40 et les affaires de disciplines militaires (désobéissance, insubordination, rébellion et insurrection), 36.

Les peines sont très variables et pas toujours à la hauteur des délits. Sur 575 jugements, le conseil prononce 182 acquittements et seulement 23 peines de mort (notamment pour espionnage)¹⁰. Le reste, mis à part quelques incompétences, est constitué principalement de peines de détention de 5 ans et 1 500 francs d'amendes pour les désertions notamment.

la criminalité militaire en Haute Garonne, an 7-1813



DANS LA PRESSE

L'association Maréchal Suchet, armée des Alpes a été à l'honneur du 6 minutes national de M6 le dimanche 8 juin 2003 suite à sa participation au bivouac de Corps

Sous lieutenant au 12^e bataillon principal en 1810. Adjudant major au 7^e bataillon bis du train d'artillerie en 1811. Capitaine au service du Grand Duché de Berge en 1811. Capitaine dans les Lanciers du Grand Duché de Berge en 1812. Capitaine au Grand Etat Major de la Grande Armée en 1814, n°99583. La duchesse d'Angoulême qu'il aurait rencontrée à Vichy le fait nommer sous-préfet de Villefranche dans le Rhône le 16 juin 1814, où passe Napoléon de retour de l'île d'Elbe. Il est nommé le 6 novembre 1815 sous-préfet de Belley. Sous-préfet de Saint-Gaudens le 6 février 1818, secrétaire général du Lot-et-Garonne, il est révoqué en 1830 comme légitimiste et meurt à Paris le 3 juillet 1865.

UN NOBLE CONTRE REVOLUTIONNAIRE

Joseph Marie Etienne Giraud des Echerolles est né à Moulins le 17 mai 1755. Elève à l'école militaire de Metz, il est aspirant au corps royal d'artillerie en 1787. Sous lieutenant au bataillon principal de Sens en 1790, il entre néanmoins dans la Garde Nationale de Moulins, commandée par son père, comme lieutenant. Il émigre et devient chasseur noble à la compagnie du régiment de la Couronne dans l'armée de Condé jusqu'à son licenciement. Réquisitionnaire en août 1793, il combat à Lyon. Il est nommé sergent garde d'artillerie. Sergent major garde principal d'artillerie. Sous lieutenant au 5^e bataillon bis du train d'artillerie en 1806. Chevalier de la Légion d'Honneur, n°18570, le 1^{er} octobre 1807.

⁹ CROYET (Jérôme)-DUPASQUIER (Jérôme) : *Mémoires inédits du capitaine Claude-Charles Jacquet, artilleur à cheval*. Bourg-en-Bresse, 2003.

¹⁰ C'est la peine qui est alors généralement, rapidement, appliquée à ce genre d'inculpation. « A Francellos, le maréchal Soult, en y entrant, remarqua dans un groupe d'habitants un individu qui lui parut étranger à la localité, il ordonna de l'arrêter, on le fouilla, et on trouva dans un repli de son manteau un papier qui le fit connaître comme un émissaire du marquis de la Romana, il fut fusillé comme espion. » CROYET (Jérôme)-DUPASQUIER (Jérôme) : *Mémoires inédits du capitaine Claude-Charles Jacquet, artilleur à cheval*. Bourg-en-Bresse, 2003.